



# La sémiotique à l'épreuve de l'écrit: régimes rédactionnels et intelligibilité<sup>1</sup>

Jean-Paul Petitimberty

<https://orcid.org/0000-0003-3376-7745>

I - Chargé de cours Ecole Supérieure de Commerce de Paris  
Paris, France

**Résumé:** La manière dont on comprend la vocation de la recherche en sémiotique se traduit nécessairement dans la manière dont on écrit pour rendre compte des résultats obtenus. Si les différentes conceptions de la discipline qui partagent la communauté des sémioticiens furent clairement mises au jour par Jean-Marie Floch dans les années 1980, sa trop brève réflexion ne prenait en compte que les postures adoptées par les uns et les autres mais n'abordait pas la question des textes produits par chacun. C'est à cette question que le présent article s'efforce d'apporter des éléments de réponse en proposant une topographie des divers types d'écriture observables dans l'ensemble de la littérature sémiotique contemporaine, en prenant en compte une variable cruciale quand il s'agit de recherche, celle de l'intelligibilité des exposés. Largement inspiré des avancées proposées par Eric Landowski en matière d'interactions – ici entendues comme celles que les textes construisent entre leurs auteurs et leurs lecteurs – le travail qui suit permet de dégager quatre grands régimes rédactionnels.

**Mots clés:** acribie; atticisme; autisme; psittacisme; régimes d'écriture; régimes d'interaction; socio-sémiotique.

**Abstract: Semiotics through the test of writing: editorial regimes and intelligibility** - The way in which the vocation of semiotics is understood necessarily translates into how research results are articulated and formulated. If the various conceptions of the discipline that discriminate the community of semioticians were clearly brought to light by Jean-Marie Floch in the eighties, his reflection only took into account the postures adopted by each researcher but was far too brief to tackle the issue of the texts produced by them. This question is what this article attempts to provide answers to by proposing a topography of the various types of writing that can be observed in contemporary semiotic literature, taking into account a central, not to say crucial, variable when it comes to research texts, that of their intelligibility. Largely inspired

<sup>1</sup> Une première version du présent texte a été mise en ligne le 28 février 2020 dans la revue *Actes Sémiotiques*, 123, 2020, rubrique Dialogue (LANDOWSKI, 2020). Elle a été censurée cinq jours plus tard par la nouvelle direction mise en place à cette occasion.

by the advances proposed by Eric Landowski in terms of interactions – here understood as those that texts build between their authors and their readers – the following paper allows to identify four major writing regimes.

**Keywords:** acribism; Atticism; autism; psittacism; writing regimes; regimes of interaction; sociosemiotics.

**Resumo: Semiótica à prova da escrita: regimes redacionais e inteligibilidade** - A maneira pela qual compreendemos a vocação da pesquisa em semiótica se traduz necessariamente pela maneira pela qual se escreve para dar conta dos resultados obtidos. Se as diferentes concepções da disciplina que a comunidade de semioticistas partilha foram claramente atualizadas por Jean-Marie Floch nos anos 1980, sua muito breve reflexão só levou em conta as posturas adotadas por uns e outros, mas não abordava a questão dos textos produzidos por cada um. É a essa questão que o presente artigo se esforça para trazer elementos de resposta propondo uma topografia dos diversos tipos de escritura observáveis no conjunto da literatura semiótica contemporânea, considerando uma variável crucial quando se trata da pesquisa, aquela da inteligibilidade das exposições. Largamente inspirada nos avanços propostos por Eric Landowski em matéria de interações – aqui entendidas como aquelas que os textos constroem entre os seus autores e seus leitores – o trabalho que segue permite de formular quatro grandes regimes redacionais.

**Palavras-chave:** acribologia; aticismo; autism; psitacismo; regimes de escrita; regimes de interação; sociosemiótica.

Il est extrêmement difficile de parler du sens  
et d'en dire quelque chose de sensé.  
A. J. Greimas. *Du sens* (p. 7).

## Introduction

S'il est vrai, comme l'affirmait Greimas dans l'introduction de *Du sens*, qu'«il est extrêmement difficile de parler du sens et d'en dire quelque chose de sensé», la logique voudrait qu'*a contrario* il soit facile d'en dire quelque chose d'insensé. Pourtant, tout lecteur en a l'expérience, en particulier en matière de publications sémiotiques, certains auteurs semblent faire mentir et Greimas et la logique! Point n'est besoin de nommer personne car chacun d'entre nous connaît parfaitement ce genre de textes dont on sent que les contorsions intellectuelles (et le caractère indigeste qui en résulte) ne peuvent être le fruit que d'un travail des plus ardu, sans doute acharné et probablement de longue haleine. Ils apportent la démonstration du fait que dire quelque chose d'insensé sur le sens peut dans certains cas être chose extrêmement difficile puisque c'est en dépit – ou peut-être même à cause – des efforts d'écriture qu'ils ont demandé, que nous, lecteurs, nous trouvons devant l'impossibilité d'y démêler le fil d'une pensée.

Cette expérience aussi banale que frustrante nous a incité à prendre un peu de recul et à tenter de réfléchir, sémiotiquement et en termes aussi intelligibles que possible, au genre littéraire «article de recherche sémiotique» en vue d'en dresser une sorte de cartographie.

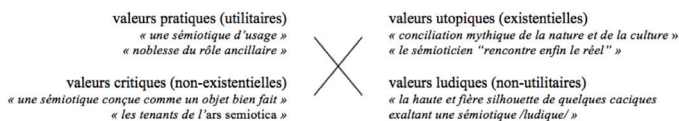
## Tribus de sémioticiens

Jadis, depuis les tempétueux remous de la haute mer où l'avait entraîné son aventureuse activité professionnelle d'explorateur, le regretté Jean-Marie Floch adressait une «Lettre ouverte aux sémioticiens de la Terre Ferme» dans laquelle il leur exposait une de ses découvertes (sa désormais célèbre axiologie de la consommation) et en profitait, en guise d'illustration, pour dresser les divers portraits de chercheurs que son modèle permettait d'esquisser<sup>2</sup>. Et c'est sur l'ébauche d'une segmentation en différentes «tribus» sémiotiques qu'il débouchait dans sa conclusion:

Je crois voir les sémioticiens de la terre ferme se répartir en plusieurs types. Les uns proclament l'avènement d'une sémiotique /utopique/ qui, enfin, réaliserait la conciliation mythique de la nature et de la culture, des discontinuités physiques et des discontinuités tant sémantiques que phonologiques (le sémioticien «rencontre enfin le réel»); d'autres maintiennent au contraire l'intérêt d'une sémiotique conçue comme un objet bien fait et parlent d'une ars semiotica. Ces derniers confrontent un troisième parti : le vieux parti de la «noblesse du rôle ancillaire»<sup>3</sup> de la sémiotique. Je trouve quelque complémentarité aux tenants de l'ars semiotica et de la sémiotique ancillaire, de la sémiotique /critique/ et de la sémiotique /pratique/. Enfin, je me rappelle la haute et fière silhouette de quelques caciques exaltant une sémiotique /ludique/, toute de négation d'une sémiotique qui serait d'usage.

Même si aujourd'hui, parmi les nouvelles générations, plus personne ne sait quels noms Floch avait précisément en tête, il est fort probable que sa typologie soit toujours opératoire et rende compte des diverses manières dont les sémioticiens conçoivent encore aujourd'hui la vocation de leur discipline et pratiquent leurs recherches. C'est un projet de réflexion assez voisin que nous nous proposons. Il ne s'agit évidemment plus pour nous de topographier les différentes «philosophies» de la sémiotique et leurs thuriféraires respectifs. Le travail est fait. Il s'agit en revanche d'envisager les divers types d'énoncés produits par les uns et les autres en tant qu'ils sont eux-mêmes segmentants de par les réactions et les impressions contrastées qu'ils suscitent inévitablement: on va aimer lire ou

<sup>2</sup> [1].-M. Floch (1986, pp. 7-14). Pour mémoire, ci-après la schématisation de son «axiologie de la consommation» la plus couramment adoptée, à laquelle nous ajoutons, en italiques, les caractérisations des types de sémiotiques ou de sémioticiens qu'évoque Floch dans le paragraphe reproduit ci-dessus:



<sup>3</sup> Allusion à une remarque de Greimas (1983, p. 7) qui, dans ses «Observations épistémologiques» à propos des relations entre la pragmatique et la sémiotique, appelait de ses vœux leur rapprochement afin que les deux disciplines puissent «remplir leur fonction ancillaire – la plus noble – en contribuant à la constitution des sciences sociales».

relire tel ouvrage ou tel article et y prendre un plaisir chaque fois renouvelé parce qu'on se trouve ragaillardisé ou inspiré pour son propre travail par la limpidité de son écriture; on va au contraire trouver la prose de tel autre texte difficile, rébarbative, agaçante, voire impossible tant sa facture se révèle intolérable et qu'il en coûte trop, au bout de chaque phrase, de se forcer à poursuivre.

Le critère de segmentation ne sera donc plus (comme pour Floch) la posture adoptée par chacun des différents sémioticiens vis-à-vis de la discipline, pas plus que le type d'objets étudiés ou encore l'angle particulier adopté pour ce faire (subjectal, tensif, interactionnel, molaire, etc.). Ce que nous vous voudrions par contre, ce serait parvenir, en observant la palette des manifestations textuelles qu'offre la littérature sémiotique, à rendre compte des grands types d'écriture détectables à travers la variété des manières adoptées par les uns et les autres en vue d'exposer les résultats de leurs recherches. Autrement dit, nous allons nous efforcer de dégager quelques principes élémentaires d'articulation possibles entre divers régimes rédactionnels, pour ne pas dire divers «contrats de lecture» (comme les appelaient autrefois, à la suite d'Eliseo Verón, les spécialistes du marketing de la presse, en considérant que le contrat est déjà en soi un régime possible parmi d'autres) (GRANIER, 2011, pp. 51-62).

## Faire adhérer: faire saisir ou faire comprendre?

Puisque nous avons choisi d'aborder ce travail en citant Jean-Marie Floch, attardons-nous justement sur sa manière d'écrire. «Sémioticien au ton libre, il ne se soucie pas de donner des gages d'orthodoxie par l'emploi du vocabulaire canonique mais il ne cherche pas non plus à imposer une terminologie alternative de son cru» (LANDOWSKI, 2012). Tel est le portrait que nous en livre Eric Landowski dans un texte à propos de son ouvrage *Identités visuelles* (FLOCH, 1995). Il y décrit comment Floch,

par approches successives, sous forme d'approximations constamment reprises, sortes de modulations où l'innovation se mêle à la répétition, (...) évitant ainsi de bloquer la pensée (la sienne, la nôtre) par le recours à aucun métaterme fétiche qui ne demanderait qu'à être répété,

témoigne du choix de

son propre style de vie (sémiotique), de sa manière de construire (sémiotiquement) du sens et en définitive de faire être "la sémiotique" elle-même (LANDOWSKI, 2012).

Cette forme d'écriture est évoquée dans des termes un peu différents mais complémentaires par Benoît Heilbrunn et Patrick Hetzel, tous les deux professeurs de marketing, dans l'hommage qu'il lui ont consacré en 2003:

Quiconque a parcouru un ouvrage de Jean-Marie Floch s'est sans doute laissé surprendre et bercer par la fraîcheur du regard et le rythme d'une écriture

rayonnante maillant sans cesse la rigueur de la méthode et le plaisir de découvrir d'inédites mises en relation. Si chacun de ses textes donne au cœur et à l'esprit le goût subtil de l'inattendu, c'est peut-être par l'intuition à chaque fois renouvelée qu'une lecture intelligente – parce qu'intelligible<sup>4</sup> – du monde est en définitive possible. Le mystère de l'œuvre de Floch ne résiderait-il pas en définitive dans une secrète alchimie transformant la jouissance du monde (...) en un bonheur du texte ? (...) En lisant ses livres jalonnés d'analyses subtiles (...), le lecteur va lui-même jouer à l'auteur puisqu'il se substitue en quelque sorte à lui dans le processus analytique (...) et surtout, il s'aperçoit avec émerveillement que le travail du marketeur peut avoir conjointement "une épaisseur, des niveaux et une perspective" [référence à la description d'un mandala donnée par Floch dans *Une lecture de Tintin au Tibet*] (HEILBRUNN et HETZEL, 2003, p. 19 et 23).

Dans ces commentaires sur l'écriture de Floch, il nous semble reconnaître une notion d'accomplissement ou d'épanouissement de part et d'autre, auteur comme lecteur, qui, si on en croit Heilbrunn et Hetzel, témoignent d'une forme de délicatesse, de sensibilité et même, osons le mot, d'amour. Du côté de l'auteur, c'est d'un amour de l'écriture et d'une sensibilité au « monde » qu'il est question. Mais cet amour sensible du monde ne semble pas limité aux seuls objets analysés il paraît au contraire s'étendre aussi aux sujets pour lesquels l'auteur écrit en se rendant disponible à leur intrusion dans son texte, en les invitant subtilement à prendre sa place et à s'épanouir à leur tour dans les découvertes qu'ils peuvent y faire par eux-mêmes, « avec émerveillement ». L'attention portée par Floch aux objets dont il parle semble dès lors n'avoir d'égale que l'attention qu'il porte aussi à ses lecteurs, auxquels, en s'appuyant sur leur potentiel et leur disponibilité propres, il réussit à faire subjectivement sentir et saisir<sup>5</sup>, autant que comprendre, le sens de ses analyses, en les leur faisant *vivre*. Du côté du lecteur, c'est d'une jubilation qu'il est question, jubilation qui trouve sa source dans cette « secrète alchimie » que nous comprenons comme une métaphore de la connivence qui sous-tend la co-production du sens. Cependant, à l'évidence, rien n'assure que chaque lecteur soit disposé à vivre l'expérience proposée et à coopérer. Il se peut qu'en chemin certains abandonnent la lecture de tels textes, rebutés par ce qu'il est aussi possible de percevoir comme l'expression de tâtonnements à ranger dans la catégorie des « divagations » dont la nature apparemment aléatoire les situe en dehors du champ « sérieux » de la science.

Trouver un métaterme qui synthétise avec un peu de précision les qualités d'aisance, de spontanéité et de sensibilité qui caractérisent un tel régime d'écriture n'est pas un exercice facile. Après bien des hésitations, c'est sur le terme d'*atticisme* que nous nous arrêterons<sup>6</sup>. On le trouve notamment sous la plume de Sainte Beuve. Pour ce géant de la critique littéraire l'« atticisme »

<sup>4</sup> Nous aurions personnellement plutôt dit « une lecture *intelligible* – parce que *sensible* – du monde ».

<sup>5</sup> Au sens que Landowski (2004) donne au mot « saisie », par opposition à « lecture ».

<sup>6</sup> Atticisme: « Ensemble de qualités de pensée et d'expression propres aux grands écrivains attiques (élégance, finesse, pureté de langue, propriété et vigueur de l'expression, précision, simplicité, correction, etc.) ». (Dictionnaire CNRTL).

est une qualité légère qui ne tient pas mieux à ceux qui la sentent qu'à celui qui parle ou qui écrit ; (...) c'est une propriété dans les termes et un naturel dans le tour, une simplicité et netteté, une aisance et familiarité entre gens qui s'entendent sans appuyer trop, et qui sont tous de la maison. Quelques fautes de grammaire, si elles ne sont que de négligence et d'oubli, n'y font rien et n'y contreviennent pas ; bien loin de là, elles y contribuent. Rien d'étranger surtout, ni de cherché du dehors, ni d'affiché ; voilà le point (SAINTE BEUVE, 1870, p. 482).

L'atticisme, cette forme de l'écrire qui traduit, on le voit, une certaine manière de faire, de penser, et surtout d'être et d'interagir, nous paraît se situer à contre-courant des canons de l'écriture scientifique que tout texte de recherche se devrait de respecter. Dans la même «causerie», Sainte Beuve l'oppose d'ailleurs à l'écriture de métier ou de profession, qu'il qualifie de docte et académique, fruit de «systèmes et de recettes d'art». Et Landowski de surenchérir: «Ecrit d'une plume alerte et presque familière, et de surcroît aussi peu jargonnante que possible, son travail [celui de Floch dans *Identités visuelles*] avait en somme tout ce qu'il fallait pour être par avance jugé "trivial" dans le cénacle (...)» (LANDOWSKI, 2012).

En extrapolant un peu librement à partir de cette remarque ironique, nous allons être conduit de l'atticisme à son contraire, que nous appellerons l'*acribisme*<sup>7</sup>. La production par l'atticisme d'«œuvres ouvertes» (pour reprendre, en le détournant, le titre du livre bien connu d'Umberto Eco [1965]) a pour pendant la production d'«œuvres fermées» — fermées en ce sens que d'une part elles s'enferment délibérément à l'intérieur d'un cadre formel préétabli par l'usage et respecté par convention, et que d'autre part elles cultivent le souci scrupuleux d'exactitude et de méticuleuse rigueur — d'«acribie» — dans la précision terminologique. Les caractéristiques, les normes et les spécificités de l'écriture académique «acribique» sont nombreuses et la littérature à ce sujet est immense. Il n'est donc pas nécessaire d'en faire ici une revue de détail. Retenons seulement les quelques traits essentiels qui rapprochent et distinguent acribisme et atticisme.

Du côté des similarités, dans l'un comme l'autre régime il s'agit d'un faire transitif dont l'objectif explicite est de partager avec autrui le fruit de son travail et de l'éclairer. La visée ultime est donc, selon des modes bien distincts, de faire en sorte que le lecteur adopte ou fasse siennes les thèses qu'on avance et défend. En ce sens, ces deux régimes d'écriture de la recherche constituent les termes d'une catégorie qui est de l'ordre du discernement et de l'adhésion, ou plus précisément du *faire-adhérer*.

Quant aux modalités de ce faire-faire, elles sont en tout point différentes. Si, de son côté, l'atticisme joue sur la subjectivité des deux partenaires — auteur et lecteur —, les règles auxquelles obéit l'acribisme académique enjoignent au contraire de neutraliser dans la mesure du possible toute forme de subjectivité pour tendre à «objectiver» les énoncés produits. En termes plus sémiotiques, il s'agit d'effacer du texte toute trace de l'instance

<sup>7</sup> De acribie, «Qualité de celui qui travaille avec le soin le plus scrupuleux, avec une grande précision». (Dictionnaire CNRTL).

d'énonciation dans le but de conférer au dire un statut véridictoire – même s'il faut reconnaître, avec Jacques Fontanille (2003, p. 96), qu'il ne s'agit là que d'un simulacre, sachant que «l'effacement complet de l'instance d'énonciation ne serait qu'une des formes de la manipulation du destinataire, un *simulacre d'objectivité* qui ne trompe que celui qui y croit». Il n'en reste pas moins que l'«acribiste» s'efforcera d'appliquer ce procédé «à la lettre», selon les règles de l'art, afin de produire cet effet de sens, ce «contrat de lecture»: «l'absence feinte d'un énonciateur qui s'avance masqué» (FONTANILLE, 2003, p. 96).

D'autre part, là où l'atticiste fait avant tout fond sur la sensibilité de son lecteur, son ouverture et sa disponibilité à saisir le sens (autant ou plus qu'à le «lire») – compétences qu'il possède en partage avec lui –, c'est sur un tout autre type de compétences communes avec son lectorat que s'appuie l'acribiste. Il table essentiellement sur ses compétences cognitives constituées des savoirs supposés acquis et partagés par ceux que Landowski désigne comme le «cénacle», c'est-à-dire la communauté des autres chercheurs. Dans *Sémiotique et sciences sociales*, Greimas (1976, p. 26) analyse cette particularité du discours scientifique en termes d'anaphorisation. En substance, pour (paraître) «dire vrai», l'acribiste s'appuie non seulement sur ses propres écrits antécédents, mais il convoque aussi et prend en charge des discours déjà tenus par d'autres: «c'est la compétence du sujet de subsumer, d'une manière ou d'une autre, tout un passé discursif qui paraît capital pour la compréhension du discours scientifique».

Aussi, le but poursuivi par l'acribiste est-il de *convaincre* un lecteur savant, de l'amener à admettre son propos, d'emporter son adhésion par l'exposé rigoureux de raisons et de preuves avancées à l'appui de sa démonstration concernant la validité de ses hypothèses et de ses résultats. En d'autres termes, il s'agit de permettre au lecteur de nourrir sa propre réflexion, de s'enrichir, en attendant qu'à son tour il en fasse de même.

Les régimes de l'acribisme et de l'atticisme, bien que très différents, ont donc aussi en commun d'être fondés sur la relation bilatérale ou réciproque du partage mutuel entre les partenaires. En cela, ils se distinguent des deux suivants que nous allons envisager à présent.

## **(Se) faire admirer: répétition ou dissimulation ?**

La seconde caractéristique de l'acribisme, l'anaphorisation, que nous venons d'évoquer, amène parfois à des excès et des dérives dont l'exploration va nous conduire à un régime d'écriture entièrement différent – le «psittacisme»<sup>8</sup> –, qui tend non plus vers une clarté ou même une transparence de type acribique mais, à l'opposé, vers l'opacité.

Il n'est aucunement exceptionnel qu'un auteur, en partant des mêmes prémisses qu'un «acribiste», fasse l'hypothèse, souvent hardie, que son lectorat est aussi imprégné que lui-même non seulement de ses propres travaux mais aussi (ou dans certains cas,

<sup>8</sup> Psittacisme: «Fait de répéter quelque chose comme un perroquet en raisonnant sans comprendre le sens des mots qu'on utilise». (Dictionnaire CNRTL).

surtout) des travaux des auteurs auxquels il se réfère ou qu'il cite, y compris s'il s'agit de spécialistes appartenant à d'autres disciplines (philosophie, anthropologie, psychanalyse, le plus souvent). Une telle assumption a pour effet de produire des textes relativement abscons, en général émaillés de sous-entendus, d'allusions, d'ellipses, de références implicites, de concepts directement importés que l'auteur se contente de reprendre à son compte et de répéter *verbatim* sans prendre la peine de les (re)définir, puisque le lecteur est censé être lui-même déjà suffisamment érudit pour les connaître et les maîtriser. Ces concepts, formules et autres leitmotivs, repris par d'autres sémioticiens atteints d'écholalie, en viennent bientôt à ne plus servir que de «mots de passe», de signes de reconnaissance et d'appartenance au même cercle de pensée, au même «cénacle»<sup>9</sup>.

Hélas, tout se passe comme si, aux yeux des adeptes de ce régime, la répétition psalmodique de tel ou tel mantra considéré comme se suffisant à lui-même – surtout s'il est devenu «à la mode» grâce aux airs de scientificité que lui confère son caractère sibyllin<sup>10</sup> – dispensait l'auteur de prêter la moindre attention à son lecteur, en l'occurrence censé faire d'emblée partie de la classe des «sachants». En ce sens, on a là la négation ou le refus de l'atticisme, dont on a vu qu'il procède volontiers par approximations successives et en aucun cas par rabâchage de «métatermes fétiches». Par opposition aux atticistes qui, comme dit Sainte Beuve (1870, p. 481), savent «se débarrasser des faux goûts et des fausses expressions que la mode a mis en circulation», baptisons *psittacistes* les représentants du troisième régime que nous venons ainsi de circonscrire. Chez eux, comme chez les perroquets, c'est effectivement l'imitation, la répétition, la réplique, l'écho, la «battologie» qui ont cours et font office de pensée<sup>11</sup>.

D'un certain point de vue – celui des auteurs mêmes qui le pratiquent – le psittacisme se caractérise comme un régime, et plus précisément comme une stratégie d'écriture relativement économique dans la mesure où, admettant et même privilégiant les raccourcis, il dispense de l'effort de donner de longues explications. Certes, choisir ce régime n'exclut en rien la possibilité d'échanges fructueux entre *happy few*, mais du point de vue des néophytes qui cherchent de bonne foi à en savoir plus et à se tenir au courant des avancées de la discipline, de tels textes laissent un sentiment amer de frustration, celui d'avoir été laissés pour compte et abandonnés sur le bord de la route, sans même une carte en main pour retrouver leur chemin. Si tant est que la lecture de tels textes ne les ait pas entièrement démotivés ou rebutés et qu'ils s'obstinent à vouloir comprendre, il ne leur reste qu'à entreprendre eux-mêmes la lecture des travaux philosophiques, sociologiques, anthropologiques ou autres pris pour référence de manière entendue, donc seulement allusive: c'est là, de fait, le seul moyen de déchiffrer les codes ésotériques de l'entre-soi psittaciste.

<sup>9</sup> Sur l'usage du syntagme figé «form'de-vie» en tant que mot de passe (LANDOWSKI, 2012).

<sup>10</sup> Suivant ainsi une ligne de conduite qui, d'après le témoignage de Landowski, était «fréquente chez Greimas: entre deux métatermes possibles, choisir systématiquement le plus abscons sous prétexte qu'il connote mieux la "scientificité", prétendue ou avérée, de la démarche» (LANDOWSKI, 2012).

<sup>11</sup> Battologie: «Répétition généralement absurde d'une même idée par les mêmes mots» (Dictionnaire CNRTL). Une étude de la place des «memes» en sémiotique serait à entreprendre (FECHINE, 2018).



Dernière caractéristique du psittacisme, ce régime débouche plus souvent dans la production de discours réfléchis que de communications transitives. S'agit-il véritablement, de la part de l'auteur, de communiquer au lecteur un objet de valeur ? Ou bien l'objectif ne serait-il pas plutôt, moyennant l'usage du jargon approprié et de références tenues pour « incontournables » au moment considéré, de *se donner* à soi-même « de la valeur », une sorte de prestance ou de prestige en faisant étalage de son appartenance au club fermé des initiés ? Au *faire-adhérer* à un savoir, caractéristique commune aux deux régimes précédents, répond ici un *se faire-admirer* (ou pour le moins se faire admettre dans le groupuscule des prosélytes, quand bien même ne serait-on qu'un simple suiveur ou un pâle imitateur). On rejoint ainsi un autre distinguo que Floch établissait entre la « production personnelle de sens » (recouvrant pour nous l'atticisme et l'acribisme) et la pure et simple « exploitation assumée de signes » (CERIANI et MARRONE, 2007).

Si difficile à suivre, le discours psittaciste s'adresse néanmoins à des lecteurs, ne serait-ce qu'au petit nombre des membres du cercle des zélateurs. Notre quatrième et dernier régime va plus loin : c'est celui des auteurs qui écrivent, dissertent et pérorent, souvent d'abondance, mais sans plus avoir cure le moins du monde d'être lus ! et encore moins d'être entendus (au sens de compris). On a là, au fond, la manifestation exarcebée d'une forme aiguë de solipsisme. Soliloque exprimé dans une sorte de « monolecte » (combinaison hybride du monologue et du dialecte), l'essentiel, ici, est en somme que l'auteur se comprenne lui-même – ce dont on peut d'ailleurs parfois douter au vu des ratiocinations aléatoires et des dédales de pensée que donnent à subir certains textes. Quant aux lecteurs (s'il y en a), comprenne qui pourra ! Les élucubrations amphigouriques exposées dans ce genre de textes sont comparables à une bouteille jetée à la mer, abandonnée aux caprices du sort, dans la très vague et improbable éventualité que parmi la masse négligeable et négligée des ignorants ignorés qui constituent pour ce genre de texte l'immense majorité d'un éventuel lectorat, il y aura peut-être, par hasard, quelque oiseau rare, quelque illuminé qui fera exception par sa capacité de les suivre.

Une telle insensibilité et un tel manque d'attention, de prévenance, voire de délicatesse envers ceux à qui le texte est en principe destiné ne peut que déboucher sur l'inintelligibilité totale de ce qu'il est supposé transmettre, résultat d'une occultation, d'une dissimulation du sens derrière une logorrhée, une cacographie ou un galimatias inaccessibles au commun des mortels. Parmi les métatermes candidats pour désigner la pratique solitaire à quoi se résume ce régime, on peut hésiter entre bien des mots en *-isme*. Narcissisme ? égotisme ? nombrilisme ? Retenons une étiquette plus directement en rapport avec ce dont il s'agit essentiellement, à savoir une incapacité clinique à communiquer : c'est à une forme d'*autisme* que nous avons cette fois affaire.

L'autisme (et plus précisément en l'occurrence le sémi-autisme) est, à l'instar du psittacisme, un régime essentiellement réfléchi où l'auteur s'admire et s'adresse à lui-même, tout en prétextant s'adresser à d'autres. Ce faisant (pour se rassurer ou se plaire ?), il s'empare et se pare des plumes de tous les paons environnants, en braconnant (mais

pas au noble sens certaldien [CERTEAU, 1990.] sur les terres des trois autres régimes: il se donne en premier lieu toutes les allures de l'*acribiste* grâce à moult références à des travaux antérieurs (en particulier les siens, certes, mais aussi ceux des innombrables plumes connues ou, souvent, inconnues dont il s'inspire), et en même temps fait volontiers usage du mystérieux sabir *psittaciste* (dont il ne se prive d'ailleurs pas, chemin faisant, d'enrichir le vocabulaire sans prendre lui non plus la peine d'en définir les termes), tout cela en se laissant aller aux approximations tâtonnantes de l'*atticisme*, sans pour autant donner l'impression de savoir où il va. Un tel cocktail ne saurait évidemment aboutir qu'à un brouet tellement indigeste qu'on peut aller jusqu'à se demander s'il n'est pas lui-même le sous-produit d'une indigestion.

Le psittacisme et l'autisme sont, à n'en pas douter, les deux principales pathologies dont souffre la sémiotique post-greimassienne en France. Elles lui valent en particulier la mauvaise réputation dont elle pâtit auprès des chercheurs de beaucoup d'autres disciplines, y compris les plus proches. Il y a quelques années, Massimo Leone, dans un travail proche du nôtre, où il comparait divers styles de métalagage sémiotique à la lumière des travaux d'esthétique d'Omar Calabrese, constatait

un déclassement épistémologique du métadiscours sémiotique, accusé de plus en plus par la vulgate académique d'être excessivement schématique, hiérarchique, clos, monolithique, froid, alors que les mêmes traits stylistiques qui aujourd'hui donnent lieu à cette dévalorisation donnaient lieu, jadis, à une valorisation centrée sur la capacité de synthèse, d'ordre, de rigueur, d'univocité, et d'intelligibilité de ses produits méta-discursifs (LEONE, 2013).

La «vulgate académique» aurait-elle changé de point de vue, et par suite d'avis? Ou ne serait-ce pas plutôt la sémiotique qui a progressivement dévié de sa ligne de conduite initiale, se fermant ainsi les portes d'un échange possible avec d'autres domaines de recherche? A force d'essayer de se hisser au plus haut niveau de scientificité, de tenter d'éblouir toute la communauté savante à force de métalagage, il semble bien que la sémiotique ait non seulement aveuglé la «vulgate» au lieu de l'éclairer, mais se soit surtout aveuglée elle-même. Dans ce contexte, la mise en évidence des caractéristiques définitoires du psittacisme et de l'autisme permet de mieux comprendre le paradoxe de la sémiotique d'aujourd'hui: une discipline (encore à *vocation* scientifique) qui prétend s'occuper du sens et rendre compte de l'intelligibilité des objets et des phénomènes qu'elle analyse, mais dont les résultats sont souvent *in fine* absolument inintelligibles.

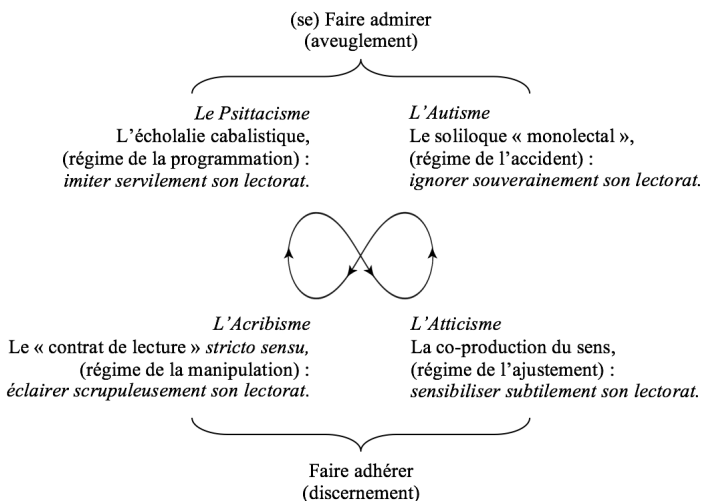
Même avec la meilleure volonté du monde, qui, en dehors des sémioticiens eux-mêmes, s'intéresse aux travaux de la sémiotique actuelle, qui lit (ou tente de lire) de la sémiotique aujourd'hui? Probablement personne, ou pas grand monde. Depuis la mort de Jean-Marie Floch, les marketeurs eux-mêmes semblent avoir abandonné, au moins pour la très grande majorité d'entre eux<sup>12</sup>. Suite à la parution de l'ouvrage posthume consacré

<sup>12</sup> Seuls s'obstinent encore une petite poignée d'entre eux et quelques chercheurs en sciences de l'information et de la communication (SIC), mais qui ne sont pas à proprement parler des marketeurs.

à ses analyses de l'icône de la Trinité d'Andrei Roublev, Massimo Leone constatait avec lucidité: «Trop de sémioticiens, au contraire de Floch, ont cru que puisque ce qui est profond est souvent incompréhensible, il suffit d'écrire quelque chose d'incompréhensible pour que ce soit profond» (LEONE, 2009, p. 420).

## Pour conclure

Au risque parfaitement assumé d'être, par «effet de boomerang», taxé de psittaciste, ce qui n'est pas à proprement parler une offense (même si le mot pourrait faire partie de la collection de jurons du capitaine Haddock), nous sommes bien conscient du fait que notre typologie fait directement écho au modèle des régimes d'interaction, de sens et de risque mis au point par Eric Landowski (2005). Un indice évident en est le simple fait que pour caractériser les diverses pratiques rédactionnelles nous parlions de «régimes», notion introduite en sémiotique il y a une quinzaine d'années par cet auteur et qui, apparemment, devient à présent de bon ton dans le cénacle, au point qu'on a pu voir apparaître un instant, sous la plume d'un Pierluigi Basso Fossali (2020), des «régimes de subjectivité». Quoi qu'il en soit, c'est bien, en effet, dans des termes empruntés au concept interactionnel d'*ajustement* que nous avons rendu compte de l'atticisme, conformément au principe de sensibilité qui le fonde. L'acribisme, tel que nous l'avons décrit, relève quant à lui du régime de la *manipulation*, compte tenu de la logique quasi-contractuelle qui le sous-tend, et le psittacisme de celui de la *programmation*, que caractérise, entre autres éléments, la syntaxe de la répétition. Quant à l'autisme, il possède en grande partie les attributs du régime de l'*accident* (ou assentiment) qui repose sur le principe de soumission à l'aléa. Aussi pouvons-nous schématiser ces divers *régimes d'écriture* comme suit:



Si nous avons de plus adopté dans ce schéma la désormais classique ellipse reliant entre eux, sous la forme d'un *continuum*, les divers régimes du modèle interactionnel, c'est que nous avons conscience qu'un même auteur, dans un même texte, au cours d'un même ouvrage ou encore au cours de sa vie de chercheur, peut fort bien passer, subrepticement, de l'un à l'autre et qu'une entreprise consistant à utiliser ce modèle comme une « grille de lecture » pour typologiser les chercheurs, et non leurs productions, non seulement serait vaine mais de plus aboutirait à des résultats tout à fait erronés.

En revanche, il pourrait s'avérer plus productif d'essayer d'affiner cette typologie en la croisant avec les réflexions menées par Massimo Leone sur les esthétiques, néoclassique et néo-baroque, des métalangages en circulation [ceci malgré le fait que son travail se situe à un niveau d'analyse différent du nôtre puisqu'il porte non pas sur les principes d'écriture qu'adoptent les sémioticiens mais sur leurs pratiques descriptives (LEONE, 2009)]. En résumant à grands traits, le métalangage néoclassique aborde les objets plutôt sous l'angle des enchaînements syntaxiques entre les unités qui les composent ; il s'efforce de les décrire « horizontalement », palier par palier ; il s'attache précautionneusement à respecter la rigidité diagrammatique des modèles canoniques et vise non seulement l'exhaustivité, en refusant la notion d'incomplétude, mais aussi l'univocité, via la réduction maximale des points de vue possibles dans un consciencieux souci de transparence de l'exposé. A l'inverse, c'est un penchant pour la coloration sémantique des unités repérées dans l'objet qui caractériserait le métalangage néo-baroque ; ce serait aussi son goût « vertical » pour la sinueuse dynamique de leurs parcours « métamorphiques » entre paliers, sa conception ouverte de l'application des modèles établis, et enfin sa propension non seulement à l'incomplétude des descriptions, laissant ainsi béantes les marges d'interprétation, mais aussi à l'hybridation des points de vue, débouchant sur une plurivocité relativiste du propos.

Un éventuel croisement – dont l'hybridité relèverait à l'évidence du néo-baroque – entre la catégorie ainsi établie et les quatre régimes rédactionnels que nous avons mis au jour permettrait de surarticuler ces derniers pour déboucher sur huit positions virtuelles. On pourrait ainsi détecter plus finement, dans les textes, des formes néoclassiques ou néo-baroques d'atticisme, de psittacisme, d'autisme ou d'acribisme.

Jean-Paul Petitimberty Chargé de cours na Ecole Supérieure  
de Commerce de Paris

## Références

CERTEAU, M. de. **L'invention du quotidien**: arts de faire. Paris: Gallimard, 1990.

CHEVALIER, M. et MAZZALOVO, G. **Management et marketing du luxe**. Paris: Dunod, 2008.

ECO, U. **L'œuvre ouverte**. Paris: Seuil, 1965.

FECHINE, Y. Pour une sémiotique de la propagation: invention et imitation sur les réseaux sociaux. **Actes Sémiotiques**, 121, 2018.

FLOCH, J.-M. Lettre ouverte aux sémioticiens de la Terre Ferme. In: MARTINEZ, J.-P. (éd.), Variations sur le discours publicitaire. **Actes Sémiotiques-Bulletin**, IX, 37, 1986.

\_\_\_\_\_. **Identités visuelles**. Paris: PUF, 1995.

\_\_\_\_\_. **Une lecture de Tintin au Tibet**. Paris: PUF, 1997.

FONTANILLE, J. **Sémiotique du discours**. Limoges: PULIM, 2003.

GRANIER, J.-M. Du contrat de lecture au contrat de conversation. **Communication & langages**, 2011, 3, 169.

GREIMAS, A. J. **Du sens**. Paris: Seuil, 1970.

\_\_\_\_\_. **Sémiotique et sciences sociales**. Paris: Seuil, 1976.

\_\_\_\_\_. Observations épistémologiques. In: GREIMAS, A. J. et LANDOWSKI, E. Pragmatique et sémiotique, **Actes Sémiotiques-Documents**, V, 50, 1983.

HEILBRUNN, B. et HETZEL, P. La pensée bricoleuse ou le bonheur des signes : ce que le marketing doit à Jean-Marie Floch. **Décisions Marketing**, 29, 2003.

LANDOWSKI, E. **Passions sans nom**. Paris: PUF, 2004.

\_\_\_\_\_. **Les interactions risquées**. Limoges: PULIM, 2005.

\_\_\_\_\_. Régimes de sens et styles de vie. **Actes Sémiotiques**, 115, 2012.

LEONE, M. Recension de J.-M. Floch et J. Colin, L'écriture de la Trinité d'Andrei Roublev. **Lexia**, 3, 2009.

\_\_\_\_\_. Métalangages néobaroques, métalangages néoclassiques. **Actes Sémiotiques**, 116, 2013.

MAZZALOVO, G. Exemples d'applications de la sémiotique de Jean-Marie Floch à la gestion des marques. In: CERIANI, G. et MARRONE, G. (éds.) **Bricolage e significazione**. Jean-Marie Floch: pratiche descrittive e riflessione teorica. Urbino: Università degli Studi di Urbino, 2007 ([http://www.ec-aiss.it/pdf\\_contributi/Mazzolovo\\_20\\_5\\_08.pdf](http://www.ec-aiss.it/pdf_contributi/Mazzolovo_20_5_08.pdf)).

SAINTE BEUVE, C.-A. **Causeries du lundi**, t. XII, 3e éd. revue et corrigée, Paris, Garnier frères, 1870.

*Artigo recebido em 15/03/2020  
e aprovado em 25/04/2020.*